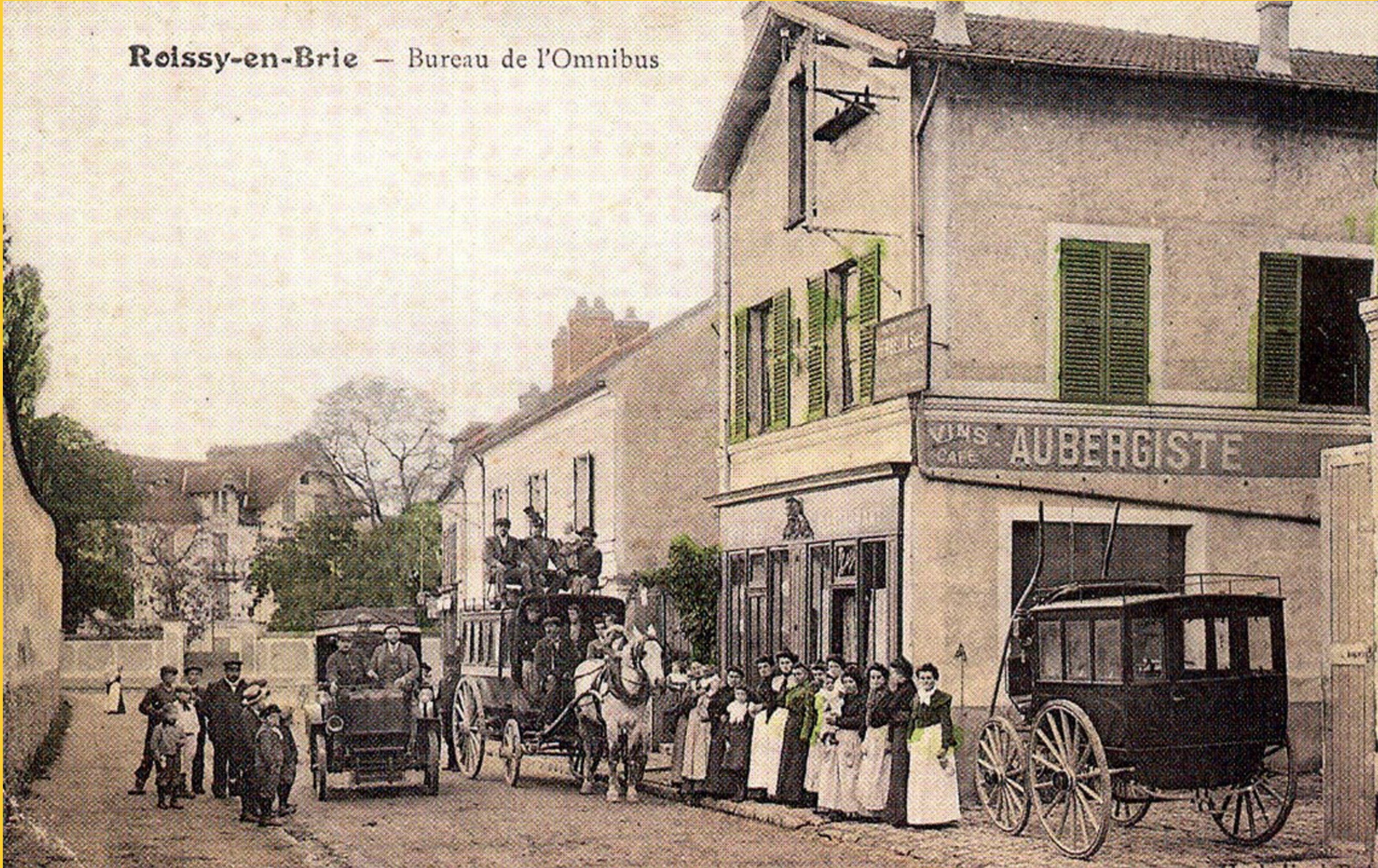


L'AUBERGE ET L'OMNIBUS



M. Roblot, premier propriétaire de l’auberge et conducteur de l’omnibus depuis 1886, avait abandonné ce service assuré, avant lui, par le boulanger du village le sieur Prévost.

Natif de Montceaux-les-Provins, Paul Herbelin gère l’établissement depuis 1896. Il accueille chevaux et attelages et fait commerce de charbon de bois. Son épouse, Augustine, aidée d’une domestique prénommée Madeleine, tient le café-épicerie-mercerie. Sur les étagères de la petite boutique contigüe au café, chemises de confection, vêtements de travail, chaussons, sabots et galoches ainsi que poteries, verreries et faïences sont soigneusement rangés.

Pendant un quart de siècle, Paul Herbelin va louer chevaux et voitures et rendre à la municipalité de multiples services en transportant caisses, colis et matériel de toute sortes. Mais ce qui vaut à notre aubergiste une grande popularité, c’est le service d’omnibus Roissy-gare d’Emerainville qu’il assurera avec conscience de 1900 à 1925.

L’omnibus ! Ce terme de nos jours, évoque l’image d’un train peu pressé, s’arrêtant à chaque gare. autrefois, le mot désignait une grande voiture publique, tirée par des chevaux, transportant voyageurs et colis, et assurant une liaison régulière entre deux localités. Notre omnibus, qu’on appelait “la Patache”, conduisait les voyageurs à la gare d’Emerainville.

A l’auberge de la Grande Rue (Rue Pasteur maintenant), les villageois, avant de partir pour la

gare, se désaltéraient d’un petit verre de vin blanc tout en échangeant quelques propos. L’arrivée de “la Patache” était toujours un évènement. Du bout de la rue, on reconnaissait le bruit des sabots de Pompon et le crissement des roues sur la chaussée. Elle s’arrêtait juste devant le café-épicerie.

Longues sont les journées de l’aubergiste-conducteur. “Pauvre patachon, sans répit, ni repos”, dit-on parfois. Dès six heures de matin, M. Herbelin attend le train de Verneuil à la gare d’Emerainville. A 7h40, il guette les voyageurs de celui allant à Belfort, puis, à 8h15, il dépose les villageois prenant le train pour Paris. Ce sont des allers et retours continuels. Le soir, particulièrement le dimanche et les jours de fête, il reconduit au train de 22 heures les Parisiens venus passer la journée en forêt...

En 1925, Jean Pijol a pris la succession des Herbelin et l’ancienne auberge du bureau de l’omnibus est devenue café-hôtel-restaurant et le service de l’omnibus par Ernest Dallot jusqu’en 1931.

Grâce aux démarches de Monsieur Henry, Conseiller Municipal, auprès de la Compagnie des Chemins de Fer de l’Est, la halte des trains est finalement obtenue au passage à niveau des Friches en 1933.

Au lendemain de la 2ème guerre mondiale, un nouveau gérant, Marcel Sourty tiendra l’auberge. On y boira l’anisette, le vin rouge ou le grog alors très à la mode. Le commerce cessera d’être polyvalent. Il y aura toujours du monde chez Marcel. Le week-end, on dansait au son du piano mécanique et du phonographe et le samedi soir la salle de bal se transformait en salle de cinéma.

En 1949, l’auberge sera achetée par Edouard Coquet et deviendra le “café-hôtel de la Poste”.



A L'ESPERANCE

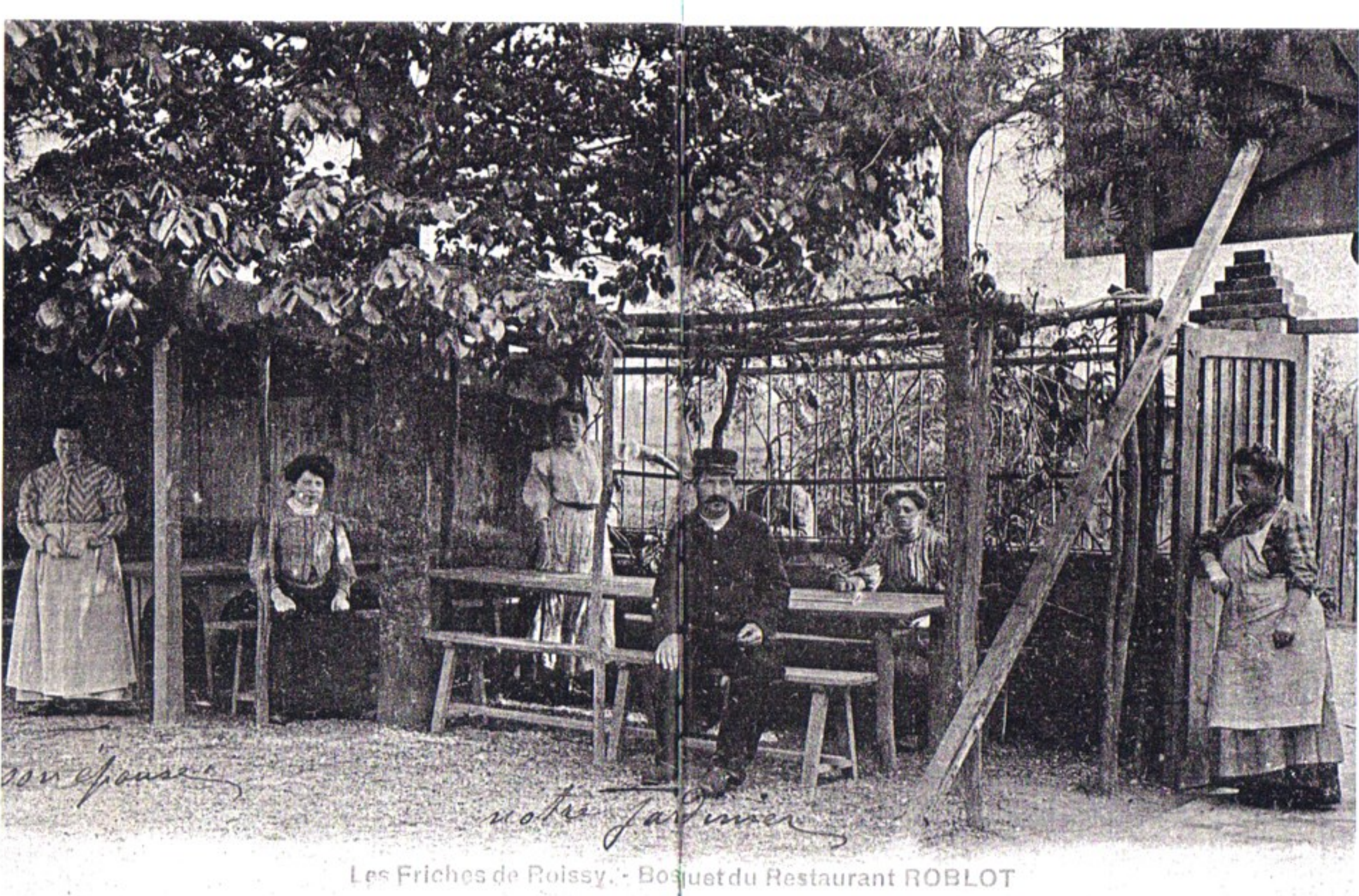


Léopold Roblot l’a fait construire à la fin du 19ème siècle après avoir tenu pendant quinze ans l’auberge du bureau de l’omnibus au centre du village. Les clients se désaltéraient et se reposaient un moment avant de se rendre à la gare d’Ozoir-la-Ferrière par le chemin longeant la voie ferrée.

En 1923, un Parisien, Ernest Daburon, sa femme Henriette et leurs sept enfants, s’y installèrent. Il aimait voir les gens danser, boire, chanter, et, lorsque la guerre éclatera et que fêtes et réjouissances seront interdites, il refusera de se laisser

impressionner par l’occupant. N’hésitant pas à enfreindre la loi, il maintiendra le bal au grand bonheur de ses clients. Cette attitude quelque peu provocatrice lui vaudra la fermeture de son établissement pendant plusieurs mois entre 1940 et 1942.

En 1948, un nouvel aubergiste Albert Brunet s’installera à “l’Espérance”. Il exploitera ce commerce avec sa femme Juliette et leur fille Jeanine. Sympathique, l’auberge attirera toujours autant de monde. On y dansera chaque week-end et les jours de fête au son du phonographe ou d’un orchestre. Il reçut l’autorisation du Préfet de Seine-et-Marne de faire du cinéma dans “la salle Brunet” comme on disait alors. Un projectionniste de métier, venait une fois par semaine présenter son film précédé des actualités nationales et locales. Très appréciées, ces projections seront pourtant interdites en 1958 par décision préfectorale pour “raison de sécurité”.



LE CARRE D'AS



L’auberge était déjà tenue en 1794 par M. Brossonneau.

La famille Brot, propriétaire depuis 1872, l’a mise en gérance. Louis Brot était le gendre de Monsieur Viat, ancien propriétaire et descendant d’une très vieille famille roisséenne.

Les cafés-auberges-épiceries étaient des commerces polyvalents, souvent tenus par l’épouse d’un voiturier, artisan maçon ou menuisier, marchand de vins ou de bois. Ainsi Jean-Marie Dufour était en 1912, entrepreneur de battage pendant que sa femme Angéline, tenait le café-épicerie. Leur successeur, Ernest Dallot, à la fois marchand de vins et de bois, assurait le service d’autobus dès 1924 tandis que son épouse, Albertine, servait au comptoir et à la boutique. En 1933, les charrois se faisant plus rares, l’auberge devient l’hôtel du Cheval Blanc et était tenu par Madame Massenet, la buraliste.

Puis l’hôtel du Cheval Blanc devient au milieu des années 80 “Le Carré d’As” avec l’arrivée de M. et Mme KARDAZ.